NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 Nº 4 1948

Sous le signe de la contrainte. Une nation disparue

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

p. 403 - 408

https://www.nrt.be/es/articulos/sous-le-signe-de-la-contrainte-une-nation-disparue-2790

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

SOUS LE SIGNE DE LA CONTRAINTE

UNE NATION DISPARUE

Parler du drame estonien semble une chose dépassée, aujourd'hui que tant d'injustices sont venues s'accumuler et suscitent de plus près nos préoccupations et même nos angoisses.

Mais une injustice ne saurait demeurer sans qu'on la rappelle aux yeux de tous, et il est de notre devoir de parler d'un petit peuple qui a affreusement souffert, et dont les souffrances durent encore.

Il était heureux, ce petit peuple, sans aucune espèce de vue agressive contre personne, content de vivre dans ses limites, d'une liberté chèrement achetée.

L'Etat Estonien fut organisé d'abord, dans les années qui suivirent la première grande guerre, dans l'esprit d'une démocratie moderne, très largement ouverte aux libertés de tous ; et si, en 1937, on sentit le besoin de renforcer les pouvoirs du Président, il restait que les Chambres et le gouvernement des Ministres avaient gardé tout le pouvoir législatif, et le Président K. Päts eut toujours le plein assentiment de la majorité, en 1938, comme il l'avait eu en 1934.

Liberté entière était laissée aux minorités ; les Allemands baltes, comme les Russes des bords du lac Peïpous, comme les Polonais, avaient leurs écoles, leurs églises, leur presse libre.

L'enseignement était très répandu ; le gouvernement subventionnait les écoles libres ; il y avait dans tous les districts des bibliothèques publiques dont les livres étaient très lus par la population des campagnes, des écoles étaient ouvertes pour de nombreuses spécialités, autant commerciales qu'agricoles et industrielles, et l'on a remarqué, d'après une statistique établie en 1934, qu'il y avait en Estonie un étudiant d'université sur 332 habitants, pourcentage le plus élevé du monde.

Toute confession religieuse avait son entière liberté d'expression, et les catholiques, quoiqu'ils fussent bien peu nombreux, entre 3 et 4.000, avaient les mêmes droits que les Luthériens et les Orthodoxes.

L'économie paysanne était prospère ; la redistribution des terres, après la guerre 1914-1918, avait été basée sur ce principe qu'on donnait à chaque individu autant de terre qu'il en pourrait travailler avec sa famille, et deux chevaux. Comme résultat, le chômage disparut. Les coopératives laitières et les Unions d'exportation fonctionnaient si bien, que tout le pays était abondamment pourvu d'excellent lait et beurre, et qu'on pouvait en exporter encore, ainsi que le jambon et le lin, sur les marchés anglais et allemand. Ils avaient réalisé un haut degré d'égalité sociale, donnant du pain et une vie aisée à **tous, et cela dans la plus grande liberté.**

C'est la preuve par les faits qu'ils savaient se servir de leur indépendance et qu'ils n'avaient pas besoin de tout le fatras du matérialisme dialectique pour savoir vivre, et bien.

Et cette indépendance, obtenue en 1920, contresignée par les Soviets, dans le traité de Tartu (fév. 1921), qui reconnaissaient *pour toujours* aux Estoniens le droit à l'indépendance, n'était pas née sous la pression ou à l'instigation d'une puissance étrangère, mais était l'épanouissement du travail des 50 dernières années, de ce Kreutzvald qui avait, regroupant les divers chants populaires, formé ce Kalevipoeg devenu l'épopée nationale estonienne, de cette Lydia Koidula dont le charme poétique était tant goûté dans les réunions et même dans les écoles estoniennes.

Des sociétés comme le Sakala, dès le milieu du XIX[e] siècle, avaient préparé cet essor de la conscience nationale, et quand vint la Révolution russe, l'Estonie, ainsi que les deux autres pays baltes, se détacha de l'Empire russe comme un pays pleinement conscient de sa personnalité.

D'ailleurs leur origine n'est pas slave ; rien ni dans leur langue, ni dans leurs coutumes, ni dans leur caractère, ne les rapproche des Russes : ils appartiennent au rameau finno-ougrien et sont frères des Finlandais.

Ils ont habité sur ces terres depuis plus de 2000 ans ; ils ont une histoire ; soumis à diverses servitudes, ils ont su garder leur physionomie propre, — et ces servitudes, plus ou moins accentuées, s'échelonnent tout le long de leur histoire, celle des Chevaliers teutoniques, celles des Polonais, des Suédois, désignée par leurs manuels d'école sous le nom de bon temps suédois, celle enfin des Russes, de 1721 à 1918. Mais ils ont très peu reçu l'empreinte de cette dernière, qui d'ailleurs ne s'exerçait que par l'entremise des Barons Baltes, grands propriétaires terriens ; et qui les connaît bien peut se rendre compte que leur culture s'est développée dans les lignes de la culture européenne d'Occident, et que l'influence byzantino-mongole — celle qui plane sur toute l'histoire de la Russie, — ne laissa sur eux aucune trace.

Riche folklore, architecture, littérature, tout cela dit les parentés scandinaves, germanique, italienne même, mais jamais russe : telle cette grande église russe de Tallinn, construite par les Tsars pour affirmer leur domination, église qui paraissait à tous les observateurs comme un bloc erratique, absolument disparate, au milieu des monuments de l'architecture moyenâgeuse occidentale qui l'entouraient.

Parlerai-je de la musique, qui joue chez eux les premiers rôles de force agglomérante de la nation, d'expression de l'âme populaire, de test pour l'unité de la langue. Tous les trois ans, on assistait à un grand concert, le Uldlaulupidu, où chantaient jusqu'à 30.000 exécutants, venus de tous les villages estoniens, dans un décor féerique,

tout auprès de la mer, et c'est là, dans les chants, dans l'expression si pure et sincère de l'âme nationale, qu'on s'était unifié, qu'on avait trouvé l'expression unanime d'un peuple longtemps oppressé. Tous chants à l'unisson, exécutés avec une maîtrise impeccable, où se retrouvait le meilleur d'une âme énergique et profonde, où tout ce peuple communiait dans un même élan. Je ne sais quoi de simple, de vraiment démocratique, non imposé par des espions ni par un matérialisme implacable et inhumain, l'âme d'un petit peuple récemment né à la liberté, et qui exprimait sa foi dans ses forces spirituelles, foi en l'avenir, en une vie laborieuse et tranquille. C'est là qu'est le point culminant de l'effort estonien.

Cela méritait de vivre ; et cela a été écrasé par la force brutale. Tout cela a disparu.

Septembre 1939...

Quelques jours après le début de la guerre polono-allemande, les Soviets demandent presque en même temps aux trois pays baltes des facilités pour leur aviation, — des bases.

Vers la fin d'octobre, lorsque furent mises en circulation les forces soviétiques pour exécuter ces demandes, les principales artères de l'Estonie conduisant de la frontière soviétique aux bases de la Baltique furent bloquées des journées entières, tout passage interdit sur ces grand'routes, et ce fut une procession ininterrompue de tanks soviétiques qui s'y rendaient ; des avions sillonnaient le ciel estonien nuit et jour ; affirmation de force ; on ne savait pas où tout cela allait aboutir ; on le vit bientôt : en juin 1940, les trois États baltes étaient accusés de complicité dangereuse pour l'Union soviétique — l'histoire du loup et de l'agneau —, et ce fut l'invasion totale du territoire.

Meetings organisés sous les fenêtres du Président K. Päts, qui d'ailleurs disparut dès le lendemain, démonstrations aériennes, suppression de tous les journaux, parution d'un nouveau journal, le Kommunist, et liquidation de toutes les sociétés, si nombreuses en ce pays, où paysans, étudiants, littérateurs, commerçants, musiciens aimaient à se grouper.

Après quelques semaines, on décida de faire des élections, élections dirigées par un nouveau gouvernement, de personnalités nouvelles, toutes imposées par les Soviets. La participation aux élections fut obligatoire, mais toutes les listes d'opposition avaient été éliminées sous divers prétextes, et le peuple fut obligé de voter pour le seul candidat communiste restant. Des soldats soviétiques et des agents politiques participèrent à la campagne, et l'on annonça qu'en Estonie 92,9 pour cent des électeurs avaient voté communiste.

Le 1er juin 1941, commencèrent les déportations. En 3 semaines,

plus de 60.000 Estoniens, de toutes les classes de la société, furent déportés en Russie Soviétique, dans les lointains sibériens.

Et dans quelles conditions ! Wagons pour le bétail, où l'on empilait des gens, enfermés là, sans aucune aide, aucune commodité, pendant des journées et nuits, des semaines même. Combien sont arrivés aux lieux de destination ? Pauvre troupeau humain, coupable de quoi ? Hommes, femmes, enfants, qui hier encore travaillaient paisiblement dans leur ferme ou leur atelier, chantant les couplets des poèmes nationaux...

Inutile de dire qu'il n'y avait plus de liberté religieuse. L'Eglise était ridiculisée dans la presse et les meetings populaires, ainsi d'ailleurs que les capitalistes anglo-saxons, alors qu'on gardait un mutisme révérencieux pour les Nazis, les agresseurs de demain. A Tartu, en mai 1941, on installa un club d'athées militants, et l'instruction religieuse était bannie des écoles et des universités : on avait supprimé toutes les émissions religieuses à la Radio et les Eglises étaient en état d'alerte continuel, car les ordres contradictoires se succédaient.

Bien que les Luthériens, en grosse majorité dans le pays, fussent assez froids en matière religieuse, et que les évêques luthériens ou les Praost ne donnassent pas toujours l'exemple de la régularité, ce fut un magnifique ressaut de foi religieuse quand à Tallinn, en mars 1941, on donna la confirmation à des milliers d'enfants, aussi bien pour user des dernières libertés qui survivaient, qu'afin d'implorer le secours puissant d'en-Haut pour affermir ces jeunes volontés.

Le Métropolite Alexandre, orthodoxe, qui avait recouru, dans les années de liberté, à Constantinople pour établir sa juridiction, fut invité à venir à Moscou faire pénitence, et dut, avec force jeûnes et Metanies, se remettre sous l'autorité de Moscou et de l'«Eglise-Mère»... Il est intéressant de noter que, déjà en 1941, le gouvernement soviétique se préoccupait de réunir toutes les éparchies orthodoxes des pays fraîchement occupés autour de Moscou, et préludait ainsi à la réhabilitation du trône patriarcal, qui devait être solennellement restitué en 1943. Et l'on peut induire de ce petit fait qu'il n'oubliait pas son intérêt dans cette affaire, cherchant à utiliser à son profit le sentiment religieux partout où il ne pouvait pas le détruire.

Le clergé catholique avait été fort diminué. La Nonciature Apostolique, créée depuis 1934, avait disparu dès les premiers jours de l'occupation soviétique ; sur 12 prêtres, cinq, sujets allemands, avaient dû rejoindre leur pays d'origine, en conformité avec le pacte germano-soviétique qui rappelait en Allemagne tous les Baltes allemands, ou apparentés aux Allemands. Seuls restaient l'Archevêque, Mgr Ed. Profittlich, qui avait pris la nationalité estonienne, et quatre autres non-allemands.

La question du logement fut assez onéreuse, car les Soviets réquisitionnaient tous les appartements, et il ne restait que des chambres exiguës pour chacun. Mgr Profittlich avait dû loger un jeune homme dans son antichambre, car on ne lui laissait que sa chambre, et il n'avait même pas de local pour recevoir les visiteurs.

Ainsi les Sœurs Tchécoslovaques de Tartu, qui avaient acheté une grande maison pour une œuvre d'éducation, commencée avec un réel succès, avaient dû tout abandonner. Une seule était admise comme aide-cuisinière et ménagère dans l'école nationalisée ; les deux autres avaient tenté de s'employer à l'hospice, et, chez elles, n'étaient autorisées à garder qu'une chambre pour toutes les trois. Afin d'avoir une chapelle pour y garder le Saint-Sacrement, elles avaient imaginé de faire d'une chambre attenante une chambre d'hôte, où une dame amie venait habiter, et où l'on dressait une table le matin pour la messe. Dans un angle, sous forme de haute pendule, dans une armoire élevée, le tabernacle était posé, avec le Saint-Sacrement. Rien ne peut exprimer l'angoisse de ces jours, et le courage de ces pauvres femmes, que rien n'arrêta dans leur travail et les pratiques de la vie religieuse.

La guerre germano-soviétique tomba comme un coup de tocsin sur ce peuple affolé. On était en pleine déportation, — on fuyait dans les bois — et comme ainsi on pouvait esquiver les perquisitions soviétiques, un arrêté porta, en cette fin de juin, aux premiers jours de la guerre, que quiconque serait trouvé dans les bois, serait immédiatement fusillé comme déserteur.

On obligeait au travail forcé : tout le monde était réquisitionné pour aller creuser des tranchées aux abords de la ville ; notre petite Sœur Célesta, celle de la cuisine, s'était cachée dans la cave pour esquiver ces ordres, craignant la promiscuité des nuits, car il fallait rester nuit et jour dans ces camps de travail improvisés.

On comprend qu'en ces conditions, les Nazis, que personne auparavant n'aurait désirés en Estonie, furent salués comme des sauveurs.

La bataille à Tartu, où, dans les premiers jours de juillet, le front s'était consolidé, fit rage pendant quinze jours. On vivait dans les caves, sans aucun approvisionnement possible. Enfin, le 25 juillet, les armées allemandes occupèrent tout le district du sud, et toute l'Estonie au début d'août.

Ce fut la seconde occupation. Un certain Lietzmann fut préposé au gouvernement de l'Estonie, comme Haut Commissaire allemand, auquel on adjoignit des ministres fantômes estoniens. Chaque dimanche, on avait un service divin pour les troupes de la Wehrmacht, et nombre de Polonais, embrigadés dans l'organisation Todt, y prenaient part.

Au point de vue religieux, l'occupation fut, sans aucun doute, un soulagement ; le service divin était vraiment libre, et l'on ne sentait pas de tracasseries.

Le Métropolite orthodoxe Alexandre, qui avait fait sa soumission à Moscou, se trouva dans une situation un peu embarrassante, et dut faire un autre visage devant l'occupant ; il prit part aux bénédictions de drapeaux pour l'enrôlement de forces estoniennes antibolchéviques.

Nous, catholiques, avions perdu notre archevêque. Le 27 juin, pendant la nuit, la police soviétique l'avait arrêté ; il avait été déporté à Ufa, et, malgré quelques rumeurs vagues, nous n'avons réellement jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

La deuxième occupation soviétique, à partir de septembre 1944, n'a fait que continuer la première. Les Soviets, en arrivant dans le pays, décidèrent une mobilisation de tous les hommes âgés de moins de 60 ans.

Ceux qui avaient fui dans les bois, pour éviter la déportation, lorsqu'une amnistie fut proclamée, revinrent chez eux, mais, après quelques mois, furent arrêtés. La même chose arriva à ceux qui avaient été mobilisés de force dans l'armée allemande.

Tallinn est devenue depuis 1945 une ville russe : presque la moitié des habitants est russe, et, bien que la population des grandes villes ait été décimée, on annonce qu'elle est maintenant en plus grande proportion qu'avant guerre ; mais ces nouveaux venus ne sont pas des Estoniens.

Qui donc pourra redire la tragédie de ce petit peuple ? Dispersés en Sibérie, dans les camps de concentration d'Allemagne, refusant, quand ils sont dans la zone ouest, de revenir chez eux, car ils savent bien le sort qui les attend, c'est vraiment une des horreurs les plus affreuses de la guerre, que ce peuple a vécues, après avoir vu bombarder ses villes, comme Tallinn, Narva, Tartu, dont il ne reste plus debout que la moitié des habitations.

Peuple frappé par une guerre qu'il n'a pas voulue, après avoir tout fait pour rester à l'écart, peuple que sa loyauté, son amour du travail, sa simplicité paysanne, son attachement à la liberté, le travail assidu qu'il avait accepté pour la reconquérir, rendaient digne d'un meilleur sort.

Nous sommes tous solidaires les uns des autres ; peuples libres, nous ne pouvons rester indifférents devant l'asservissement d'un peuple libre, et l'Eglise catholique, qui place si haut le respect de la personne humaine, ne peut manquer d'associer à ses prières ferventes les larmes et le sang de ce petit peuple balte, qui lui fut hospitalier et lui donna toujours, pendant sa courte existence, le droit de vivre et de prier, et d'enseigner à tous l'Evangile de l'Union et de l'Amour.

C. B.